

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre KOLLER

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 277-280

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

Ce n'est pas sans une petite dose d'anxiété et quelques battements de cœur que je commence cette chronique. Pensez donc, une chronique, mais c'est un peu comme une tour de Babel, qu'on ne finit jamais : les demandes de livraisons enfiévrées de M. Bussard, si j'y avais obéi, me forceraient déjà à mettre le point final ici, ce qui n'aurait peut-être pas été un tort, mais je parle pour ne rien dire, je dois plutôt songer — avec angoisse — aux milles charges qui m'attendent. Eh bien, faisons comme certains chanoines : empoignons le tau-reau par les cornes !

Mon premier devoir est de féliciter mon très poétique pré-décesseur pour ses lignes pleines de grâce et de douce mélancolie que nous avons tous lues avec plaisir ; c'était naturel d'ailleurs, songez donc, nous avions le bonheur de lire M. le Président de l'Académie littéraire d'Agaune, le premier des Immortels (pardonnez-moi mon peu d'information, mais le nombre des élus est tellement vague que personne n'a pu me renseigner.)

Au commencement d'octobre, M. Zarn réussit à mettre la main sur un pas-de-géant tout neuf. Cette intéressante machine eut un tel succès que plusieurs de ses admirateurs en oublièrent les lois de l'attraction terrestre et... s'en rappelèrent un peu brusquement ; l'arrivée en masse des blessés à l'infirmerie provoqua les protestations indignées de la Sœur, témoin Nicolas von Deschwanden, qu'elle envoya, presque défigurée, chez M. le Directeur, et qui n'y alla pas, bien entendu.

La retraite vint calmer le moral et même le physique ; François Remy ne trouva-t-il pas le moyen de faire soigner par la Sœur infirmière son corps épuisé par un travail excessif — en l'occurrence un sonnet, mais un sonnet si beau, si beau que le « Fribourgeois » ne put résister au désir de le publier — et... son âme par le Père Koller, dominicain, qui prêcha avec beaucoup de force, d'éloquence et de persuasion.

Les Suisses allemands suivirent les exercices de la retraite présidée par le R. P. Burkardt, S. J.

Après cette régénération des âmes et des consciences, l'on pouvait repartir d'un pied ferme. C'est ce que firent les Étudiants suisses dans leur kneipe de reconstitution à Massongex, camp retranché de l'Agaunia. Les provisions ne manquèrent pas, ni le liquide. On y applaudit M. le Président de Lavallaz et d'autres personnalités dans leurs vibrants discours. Je n'aurais garde d'oublier M. Terretaz qui nous parla avec enthousiasme. Guido, vulgo Fass (est-ce un programme ?) nous chanta quelques couplets fort remarquables où l'esprit soutenait beaucoup la voix.

La promenade aux raisins, le lendemain, rafraîchit de nombreux gosiers qu'avait altérés la kneipe ; ne trouvez-vous pas ça drôle ! plus on boit, plus on a soif le lendemain, enfin,

laissons les constatations philosophiques à M. le Recteur... On engloutit des quantités fabuleuses de grappes juteuses, tant et si bien que le soir, pendant le chapelet à l'église abbatiale, un, deux, trois, jusqu'à huit Petits se levèrent avec précaution ou diligence, suivant le cas.

Puis le travail recommença, les heures de latin succédaient aux heures de français, et les mathématiques à l'allemand quand, effervescence, l'on apprit qu'un film sur la « Défense du Pays » serait projeté, oh! bonheur! pendant la classe, chantonnait Bonny. Ce furent des bandes impressionnantes où des soldats se jetaient à qui mieux mieux sur des pierres et de la terre, comme sur des matelas, si bien que Sarrasin se trouva malade de l'appendicite de son frère et depuis lors gîte le plus souvent à l'infirmerie. M. le capitaine Jean-Joseph Comte exposa fort bien, avant le film, la situation de notre pays.

Le dimanche des Missions, grand brouhaha ; le comité — car maintenant, partout où Pascal fourre la pointe de son nez s'élève en quelques secondes un comité, des statuts et des cotisations — le comité promettait des surprises ; en effet, on organisa avec succès une tombola où vous pouviez gagner une grande variété d'objets : des roses en ruban bleu ou lilas tendre qui entouraient auparavant des photos, des médailles romanes et des cravates offertes par la famille Remy. Mais le nec plus ultra fut la vente de permissions ; il y en avait pour tous les goûts et tous les désirs, des permissions pour aller à la pâtisserie, pour rester au lit le matin, etc. ; elles atteignirent des chiffres de vente astronomiques. M. Delaloye, bien content pour les petits nègres, semblait parfois assez soucieux des suites de sa générosité. L'on vendit encore une photo de Joseph, pose sérieuse, dédée..., attention ! tenez-vous bien, à « ma chère Jannylle » ! Le tout produisit la coquette somme de 130 fr. 33 ct., que M. Gogniat accueillit avec un large sourire.

Et la neige vint, d'abord en petits flocons timides, fondant aussitôt sur le sol, puis en rafales, en chutes épaisses et monotones. Un matin, au réveil, tout était blanc ; je me crus arrivé aux vacances ; tel devait être également l'avis des autorités intéressées, car pour nous chauffer, l'on semblait attendre Noël, quand un indice certain nous permit d'espérer la fin de nos souffrances : M. le Procureur commandait, contre remboursement s'il vous plaît, une pelle à charbon « de dimensions convenables ». Dès lors, une douce chaleur se répandit dans les classes et les dortoirs. Mais c'était moins cinq, car M. Terraz avait décrété la grève sur le tas, plus exactement les élèves occupaient la salle de dessin plutôt froide, tandis que lui devait garder la chambre... chauffée !

Pendant que nos doigts de pieds gelaient, Gavin, notre célèbre compositeur, se réchauffait en écrivant une Grrrande Symphonie opus No 10 ou 12 sauf erreur. Quelques doutes s'étant élevés sur l'excellent caractère de notre Max, celui-ci, pris d'une fureur sacrée, mit en lambeaux valses, sonates, concertos et mélodies, toutes ses œuvres qui lui tombèrent

sous la main, puis, les bras croisés, il affronta ses détracteurs. Cela ne vous rappelle-t-il pas Musset :

*« Triste compositeur, il regarde les cieux,
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte. »*

Mais ne craignez pas pour ces œuvres ainsi immolées, c'est habituel chez tous les grands compositeurs, Beethoven et Berlioz en faisaient autant ; seulement Gavin, lui, possède toujours encore un double de la partition déchirée, qui sort de sa cachette au moment opportun ; ou bien c'est une feuille recollée, rapiécée, rafistolée en tous sens sur des bandes de papier collant. Müller lui proposait même d'écrire sur des bouts de papier — voyons, Gavin, comme Pascal — et de recoller ensuite pour voir si ça se suivait.

Encore excité par ces événements, Egli, le soir, n'arrivait pas à s'endormir, quoique bercé par les sons harmonieux de Lugon. A la fin, la mélodie devenant monotone, Alfons sortit du lit, enfila ses pantoufles en pestant, puis, traînant les pieds, s'en vint réveiller Lugon et calma le malheureux effrayé par de tendres paroles : « T'as bientôt fini, tu ronfles comme une trombette ». Puis avec la tranquillité du devoir accompli, il alla se recoucher... Le lendemain, M. Pitteloud enquêtant sur ces événements, s'en vint chez Egli et lui dit : « Ecoute, Egli, il faut te faire soigner, tu ronfles vraiment beaucoup le soir !!! »

Le 15 novembre, nous fêtâmes saint René dont M. Gogniat a reçu les grâces et le nom (c'est bien un zeugma, n'est-ce pas, M. Michaud ?), ainsi que saint Charles, patron de MM. Matt et Guélat, qu'on n'avait pu célébrer le 4 novembre. La fanfare et le chœur mixte se produisirent excellemment.

Mon petit doigt, un jour, s'agita frénétiquement et m'avertit qu'il se passait quelque chose. La fatalité m'amena à la salle des machines où un grave accident s'était produit. Jamais l'on ne vit la soutane de M. Grandjean prendre une telle ampleur en descendant les escaliers, ni un tel désordre sur les lieux. D'un tuyau entr'ouvert jaillissait un torrent d'eau sale et bouillante. Dans la salle à demi submergée, sous les regards consternés du seigneur des chaudières, deux hommes se débattaient contre la vanne et enfin, après de multiples efforts, le sinistre put être enrayé. Les dégâts ne sont pas encore évalués.

Après sa victoire sur les tuyaux, M. Grandjean ne doutait plus du proverbe : « Impossible n'est pas français ». Les Philosophes s'en aperçurent ; les problèmes qu'il leur donna restèrent et restent encore, sauf erreur, insolubles pour la majorité de ces messieurs. M. Grandjean se décida à les stimuler par une mirifique récompense, si mirifique qu'on peut compter sur les doigts ceux qui l'ont obtenue. Devinez quoi ? Mais bah ! c'est inutile, jamais vous ne trouverez. Lisez bien : M. Grandjean offre à tous ceux qui auront résolu un problème, une dédicace en termes appropriés, de sa plus belle écriture, dans son livre de math. Vous imaginez avec quelle rage les Philosophes se sont mis au travail ; puissent-ils tous réussir !

Passant dernièrement devant la salle de musique, d'étranges sons m'y attirèrent, j'entrai et je vis... Au piano, Egli composait un menuet et, dans la salle de violon, Chatton, perché sur le dossier d'une chaise, bûchait, bûchait... un traité d'harmonie ; sur le sol, éparpillées, les partitions de la « Chatte blanche », fantaisie pour flûtes, hautbois et violons. C'est là une rage de composer, divers symptômes font croire à certains que j'en suis aussi atteint, je ne voudrais pas les démentir, donc si vous me trouvez quelques morceaux d'un auteur, pas du Mozart, Egli l'emploie, ni des Romantiques, Chatton s'en sert, ni d'un auteur trop connu, sinon Gavin et moi risquerions d'avoir pas mal de mesures semblables, non, quelques pièces d'un auteur peu connu, assez bon cependant (cela ne vaut pas la peine de copier n'importe quoi, le papier est cher). Apportez les renseignements à l'adresse ci-dessous, et vous soulageriez une âme en peine. Merci d'avance.

Pierre KOLLER, rhét.